

Des romans du dépaysement

Gaétan Brulotte

Number 19, June–July–August 1985

Yachar Kemal et la littérature turque

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20328ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brulotte, G. (1985). Review of [Des romans du dépaysement]. *Nuit blanche*, (19), 49–51.

Des romans du dépaysement

Né en 1923, Yachar Kemal est sans aucun doute un des plus grands écrivains actuels de la Turquie. S'inspirant de la tradition poétique et épique de sa région natale, il a produit une oeuvre romanesque qui a aujourd'hui une audience internationale. Ses oeuvres mettent en scène avant tout la société paysanne dont il est issu et il se considère volontiers comme le premier paysan de la Turquie devenu romancier.

«Je crois en l'efficacité politique de tout ce qui n'est pas directement politique, de tout ce qui réussit à parler un autre langage.»

Italo Calvino, 1979

Lire Kemal, c'est, pour nous, expérimenter chaque fois le dépaysement le plus total. En ouvrant son dernier roman traduit en français, *Salman le solitaire*, on voit des nuages d'aigles s'abattre sur des ravins de cadavres où s'entredéchirent hyènes et chacals, des fourmis mangeuses d'yeux, des poux dévoreurs de corps, des insectes aux carapaces vertes, rouges ou bleues, des vagues de moustiques porter les fièvres et la mort, des hordes de sangliers envahir les cultures, des climats impitoyables où la boue succède aux crevasses de la sécheresse. Mais il y a aussi les paysages somptueux de lumière, les terres multicolores qui sentent le thym et l'euphorbe, la flore exotique, les histoires de trésors, les légendes et la magie qui y prennent place, la richesse extravagante des privilégiés, le luxe oriental, les palais grands comme un pays, les écuries de chevaux les plus invraisemblables, les rêves de harems, les excès de tout genre dans l'amitié, la générosité, l'honneur autant que dans la haine, la mesquinerie, la vengeance.

Salman le solitaire

L'anecdote de *Salman le solitaire* est simple. Ismaïl, le Kurde, a quitté son pays, chassé avec sa famille par l'invasion des Russes. Sur le chemin de cette migration, où dominent les canons, la famine, les épidémies, la misère, il découvre, à demi-mort, le jeune Salman qui devient son fils adoptif. Aidé par des protecteurs, Ismaïl s'installe bientôt dans un village de montagnes. Entre lui, le héros au

grand coeur, et Salman, le marginal, s'établit, avec les ans, un amour très pur qui commencera à craqueler avec l'arrivée d'un fils légitime, Moustapha, qui sera concurrencé plus tard par l'amour d'une femme, Eminé, et qui sera finalement corrompu et déchu par l'envie des autres, les ennemis d'Ismaïl, et par les ragots. Dans un dernier élan de folie, Salman se retournera contre son sauveur et lui donnera la mort.

Le ton de ce roman est un peu celui des *Mille et une nuits*. L'écriture est souvent orale, très près du conte. À l'intrigue principale, se greffent beaucoup d'histoires emboîtées, telle celle d'Onnik sauvé par Ismaïl ou celle de Husné violée et tuée par un barbare et vengée par son fiancé. Partout la cruauté et l'enchantement se côtoient, l'action et la contemplation font bon ménage, le réel et le merveilleux s'associent, les faits et les légendes, la vérité et le mensonge se confondent.

Ici les rapports entre les hommes et la nature jouent un rôle aussi important que les rapports des hommes entre eux. Et cette nature se place le plus souvent sous le signe de la violence. Violence du climat, violence des animaux sauvages, violence aussi des êtres humains qui volent, tuent, exploitent, se vengent. Chez Kemal, nous frappe toujours la très forte proximité des bêtes et des hommes. Les animaux se mêlent aux massacres autant comme victimes que comme attaquants, ainsi qu'aux amours des humains, à leurs moments pacifiants, à leurs espoirs. Salman fait régulièrement l'amour avec sa pouliche, les guêpes accompagnent les rêves de Moustapha, faucons et buses sont les chasseurs dressés des nomades alors que pluviers et perdrix sont les confidentes des enfants. À ce sujet Kemal démontre un véritable savoir d'ornithologie: dans ses cioux romanesques, sillonne constam-

ment une gent ailée: hirondelles, cigognes, étourneaux, chanterelles, palombes, aigles, faucons, vautours, etc... Cette présence permanente et symbolique préside aux conversations et aux actions humaines et elle est décrite avec finesse et précision.

Les oiseaux symboliques

Le destin des oiseaux devient d'ailleurs une sorte de métaphore de l'évolution sociale: les derniers nomades se voyant obligés de quitter leur vie de liberté pour se sédentariser et devenir paysans, doivent laisser partir leurs alliés ailés. Ce geste signifie pour eux la fin du bonheur, l'emprisonnement dans un système et l'annonce de l'infortune. Alors les oiseaux de proie se retournent contre les hommes: ils ne sont plus leurs étroits associés, ils deviennent leurs ennemis, pillent leur nourriture (les poules) et sont toujours prêts à gruger leurs cadavres.

Dans son avant-dernier roman *Alors, les oiseaux sont partis*, la disparition des oiseleurs et de la tradition, qui remonte à Byzance, des oiseaux du paradis indique une dégradation des valeurs sans espoir pour l'humanité. Jadis, les gens achetaient des oiseaux au marché pour produire la bonne action de les libérer de leur cage et de les lancer dans le ciel de manière à ce qu'ils intercèdent pour eux au paradis. Or, de nos jours, on se moque de cette pratique et on insulte les enfants oiseleurs: il n'y a plus de place pour la joie simple de sauver une vie et de rêver à un univers meilleur. Alors, on laisse les oiseaux mourir dans leur cage.

Dans un autre précédent roman traduit en 1982, *Tu écraseras le serpent*, le jour où le village se vide de toutes ses hirondelles coïncide avec l'accomplissement tragique du destin: un fils se décide à tuer sa mère pour venger l'honneur familial.

Romancier aérien, Kemal n'est pas qu'attentif aux oiseaux. Toutes les variétés du monde volatile mobilisent le même intérêt: dans *Salman le solitaire*, ce sont autant les frelons et bourdons que les vents et l'univers, ici insistant, des odeurs. Odeurs capiteuses de pourriture, de gangrène, de mort; odeurs des nourritures orientales (pilaf, yoghourt à l'eau, rôtis, soupe au gruau, beurre fondu, thé à la menthe, miel, café turc, etc...). En bon ethnologue, Kemal nous confie aussi ses observations sur le travail des gens simples: des essoucheurs, des floteurs de bois, que l'on pourrait mettre certainement en parallèle avec nos premiers défricheurs et nos draveurs.

C'est à ce propos que la force de Kemal, ethnologue et écrivain engagé, atteint son maximum: dans l'évocation des humbles, de leur vie quotidienne, de leurs joies, de leurs croyances, de leurs coutumes, de leurs rêves, de leurs peurs, de leur naïveté, de leur exploitation éhontée par des propriétaires terriens sans scrupules, de leurs révoltes, de leurs vengeances sanglantes. Après les guerres, les invasions, les massacres, les migrations, il y a donc les travaux et les jours avec leur part de

DU MONDE ENTIER

YACHAR KEMAL

Tu écraseras le serpent

ROMAN
TRADUIT DU TURC
PAR MUNEVVER ANDAC



nrf

GALLIMARD

Kemal
L'herbe qui ne meurt pas



Kemal
Le Pilier



Kemal
Mèmed le Mince



terre de fer,
ciel de cuivre



DU MONDE ENTIER
YACHAR KEMAL
Salman
le solitaire

ROMAN
TRADUIT DU TURC
PAR HENRIETTE ANDAC



nrf

GALLIMARD

négativité, mais aussi leur part de bonheur, représentée par les chants, les prières, les repas, les danses, les fêtes.

Un animal naissant

Les enfants occupent une place privilégiée dans ce monde. Ils ne sont pas écartés des problèmes de la vie adulte. Ils ne sont pas idéalisés non plus: ils ont leurs qualités et leurs bassesses. C'est à eux que revient le rôle de pointer, par des effets de miroir, les injustices et les contradictions de la société, voire de les résoudre dans un sens créateur ou destructeur. En Anatolie, dit Kemal, l'enfant est comme un animal naissant: dès qu'il arrive à marcher, il se débrouille tout seul, il apprend dans la nature, il participe à la vie de la communauté et même à la production. Dans l'oeuvre de Kemal, l'enfant a souvent à remplir des fonctions justicières. Il incarne la loyauté, il venge l'honneur souillé, comme dans *Tu écraseras le serpent* où le fils tue sa mère, il défend les traditions et représente l'espoir (ainsi dans *Alors, les oiseaux sont partis* les derniers vendeurs d'oiseaux du paradis sont des enfants et ils essaient de donner une leçon de sagesse aux adultes). Dans *Salman le solitaire*, on accorde autant d'importance narrative aux actions des enfants qu'à celles des adultes. Cependant, Salman le solitaire, armé jusqu'aux dents très jeune, ne réussit pas vraiment à s'intégrer ni au monde des enfants (auxquels il fait peur), ni à celui des adultes (auxquels il apparaît comme un bâtard et un sauvage). Il est comme une bête indomptable. Les seules forces réintégrantes qui s'essaieront, bien en vain, à l'apprivoiser, ce seront l'amour mature (Eminé) et le ragot public. Le ragot prend une dimension dynamique dans cette histoire: c'est la voix méchante, inconsciente et anonyme de la bêtise, de la calomnie, de la déformation des faits, de l'obscurantisme, de l'ignorance. C'est ce discours obnubilant de la rumeur qui, parce qu'il structure une image négative du passé d'Ismail, pousse Salman à produire son dernier geste décisif, vengeur et surprenant. Les potins du village nous valent assez curieusement les dialogues les plus convaincants de ce roman, les plus modernes dans la facture, les plus proches d'une polyphonie égarante et affolante où la vérité n'est plus identifiable.

À cause des déformations temporelles que l'auteur fait subir à sa narration, le début de *Salman le solitaire* offrant une vision délirante de la fin, peut sembler confus à première vue et décourager le lecteur. Il faut cependant faire confiance au récit. Aux néophytes qui voudraient s'aventurer dans cet univers déroutant, on pourrait conseiller davantage le premier *Mèmed* ou plus récemment la très dense histoire de *Tu écraseras le serpent* ou le beau roman philosophique *Alors, les oiseaux sont partis*. ■

Gaëtan Brulotte